

**Léopold Sedar Senghor**  
**1906-2001**



***Senghor intime : le président dans ses murs***

A l'occasion d'une visite guidée organisée par l'association sénégalaise des professeurs de français, au profit des cadres associatifs des associations de professeurs de français de la commission Afrique et Océan Indien de la FIPF, il m'a été donné l'occasion de visiter le domicile privé dakarais du président Léopold Sédar Senghor. Je mesure ici la grande chance et le privilège qui me furent offerts de pénétrer dans l'intérieur privé d'un homme qui fut chef de l'État, Académicien, Professeur, homme politique et théoricien de la Négritude.

Notre délégation de professeurs fut reçue par le dernier majordome du Président Senghor, Monsieur Barthélemy Sarr. Connaissant parfaitement la vie de son illustre employeur, il nous offrit durant plus d'une heure, une magnifique leçon sur la grandeur et les misères de la gloire politique. L'une après l'autre, il ouvrit les portes de cette belle demeure, posée face à l'Atlantique, que les dakarais ont tendrement surnommée les dents de la mer. Ne pouvant ici aborder toute la richesse de la carrière senghorienne, je voudrais demander qu'il me soit permis de parler d'un Senghor plus intime, le poète de l'amour (*femme nue, femme noire*), le poète profondément chrétien ébranlé par le terrible accident qui coûta la vie à son fils Philippe-Maguilen. Je terminerais en disant mon sentiment personnel en sortant cette belle demeure, si calme, où vécut le premier président du Sénégal.



**La villa privée du Président Senghor, « Les dents de la mer »**

**Senghor, le poète de l'amour:**

Qui ne connaît pas le célèbre *femme nue, femme noire* du Président Senghor ? De toutes ces poésies, ces vers sont assurément les plus connus, faisant de Senghor le chantre de la beauté et de la sensualité de la femme africaine :



*Femme nue, femme noire*

*Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté*

*J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux*

*Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi,*

*Je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné*

*Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle*

*Femme nue, femme obscure*

*Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche*

*Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses ferventes du Vent d'Est*

*Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur*

*Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée*

*Femme noire, femme obscure*

*Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali*

*Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau.*

*Délices des jeux de l'Esprit, les reflets de l'or rongent ta peau qui se moire*

*A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.*

*Femme nue, femme noire*

*Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel*

*Avant que le destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines de la vie.*

A travers ce poème, le président Senghor rend hommage à toutes les femmes africaines, prises dans les différentes périodes de leurs vies. Il célèbre la sensualité de la femme noire, et cette sensualité le fait évoluer vers une sorte de mysticisme. Le dernier mouvement du poème qui en compte trois, opère une comparaison entre la femme africaine et la terre-mère, l'Afrique, continent pour lequel le poète et ses compagnons se battent.

*Femme nue, femme noire*

*Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté*

*J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux*

*Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi,*

*Je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné*

*Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle*

En disant de la couleur de peau de la femme africaine qu'elle était vie, le poète Senghor déchire tout le mensonge colonial qui stipulait que le noir était le signe du mal, et que rien de bon ne pouvait sortir d'Afrique. Nous assistons à un renversement des valeurs. Senghor revendique la couleur noire, qui pour les européens renvoient aux ténèbres et aux superstitions africaines. Agissant comme le fondateur de la lignée des Askia, il fait sien une appellation qui était considéré comme une insulte. Allant plus loin, il dit des formes de la femme africaine qu'elles sont beauté. Nous connaissons tous le canon esthétique européen avec les femmes chétives, cela s'oppose à l'opulence africaine, pour qui la belle femme est celle qui est en chair. Le poète Senghor revendique et assume aussi dans ce vers, les canons esthétiques africains.

*J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux*

*Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi,*

*Je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné*

*Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle*

Le souvenir maternel revient habiter la mémoire du poète. La figure maternelle apparaît dans la strophe que nous venons de lire. Le poète a grandi dans son amour et se rappelle la douceur de ses mains qui se plaçaient sur ses yeux. Devenu plus grand, parvenu à l'Age d'homme, il découvre une autre femme, non plus la mère, mais l'amante, l'objet de tous les désirs, dont la beauté est si grande, qu'elle le « foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle ».

*Femme nue, femme obscure*

*Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche*

*Savane aux horizons purs, savane qui frémit aux caresses ferventes du Vent d'Est*

*Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur*

*Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l' Aimée*

Le poète est sous le charme total de la femme africaine et les comparaisons nous donnent une idée de ce qu'il peut ressentir. Ne compare t-il pas la femme à un « fruit mûr à la chair ferme, à « un vin noir », à une « bouche qui fait lyrique ma bouche », ou encore à une « savane aux horizons purs » et enfin à un « tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur. » ce tamtam est personnifié car doté d'une voix, il exprime les sentiments de l' Absente.

*Femme noire, femme obscure*

*Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali*

*Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau.*

*Délices des jeux de l'Esprit, les reflets de l'or ronge ta peau qui se moire*

*A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.*

*Femme nue, femme noire*

*Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel*

*Avant que le destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines de la vie.*

Cette strophe tout comme le poème tout entier, nous aura permis d'apporter la preuve que le président Senghor fut effectivement le poète de l'amour. Nous allons à présent montrer le poète Senghor profondément croyant, ébranlé par la mort de l'unique fils qu'il eut avec Colette Hubert.

**Senghor le croyant éprouvé dans sa foi :**

De son union avec Colette Hubert, le Président Senghor eut un fils, un unique fils qui était son plus grand trésor. Il faut souligner que Senghor aura trois fils, de deux ménages. Il épousera Ginette Éboué, la fille du Gouverneur de l' AEF Félix Éboué, et en aura deux fils Francis Arfang Senghor et Guy Waly Senghor. Philippe sera le seul fils que Colette Hubert, Secrétaire parlementaire que le Député Senghor rencontre au Palais Bourbon, lui donnera.

Philippe Senghor, l'héritier, l'enfant chéri, sera ravi à l'affection de ses parents, lors d'un accident en rentrant à Dakar sur l'autoroute. Il était accompagné d'une amie Allemande qui fut tuée sur le coup. Le Président et Madame Senghor étaient en Normandie et affrétèrent le Concorde pour rentrer sur Dakar. Malgré la vitesse phénoménale de l'oiseau de fer, le couple présidentiel n'arriva que pour revoir leur fils une dernière fois, et Philippe put rendre son dernier soupir dans les bras de sa mère. Le poète était éprouvé dans sa chair, il rédigea une élégie pour Philippe-Maguilen Senghor. Nous allons étudier ce poème qui va nous permettre de voir comment le très croyant poète Sereer va vaciller, blasphémer, renier tout ce en quoi il avait cru, pour enfin dans un mouvement de rédemption, accepter le poids de l'injuste et plier l'échine sous le décret divin.

Nous ouvrons le poème au moment de la terrible annonce de l'accident du fils du poète, alors que le couple Senghor est en vacances en Normandie. Il nous est donné de pénétrer un peu dans l'intimité du poète qui décrit sa vie à côté de son épouse. La date est donnée : il s'agit d'un 07 juin, à la pentecôte.

*Or c'était le sept juin, c'était la Pentecôte.  
Tu étais tout de blanc nimbée et rose, ma Normande, sous  
ta capeline aérienne  
Pour recevoir la splendeur du mystère.  
Dans la lumière limpide, nostalgiques tes yeux chantaient  
l'Absent, quand  
Soudain, le coup de téléphone blanc, qui te faisait toujours  
trembler de frissons blancs  
Le coup de foudre blanc. Et fleur vaporeuse soudain, tu  
tombas dans mes bras  
Et liane, nous enlacions l'enfant de l'amour, absent et beau  
comme Zeus- l'Éthiopien.  
C'est son appel, le coup de téléphone long, et nous  
Voilà dans le grand oiseau blanc, comme une flèche éclair  
Et les ailes obliques. Et le voici qui perce le mur Mach du  
son  
Par delà Mach 2 droit sur le Cap-Vert, proue sombre sur  
l'océan bleu.*

Le poète et Madame Senghor ont affrété l'avion le plus rapide au monde à cette époque, le fameux concorde pour rejoindre Dakar. Nous pouvons imaginer thermosphère de tristesse, de douleur et de deuil futur à l'intérieur de cet aéronef puissant qui défie le ciel. Nous ne parlons plus du Chef de l'État Sénégalais, du futur Académicien Français, du détenteur de plus d'une cinquantaine de diplômes d'Honoris Causa des principales universités du monde, nous parlons maintenant de Monsieur Senghor, le père de Phillipe qui se meurt à Dakar, nous parlons de la douleur d'un homme à qui Dieu a beaucoup donné, mais qui bientôt mettra son fils en terre. Cette douleur inconcevable poussera le poète à se rebeller contre la décision de la providence. Il refusera d'accepter ce qui lui paraît de la plus grande injustice. Les vers qui suivent nous montrent la profonde colère du poète

*Et j'ai dit « non » ! au médecin : « Mon fils n'est pas mort, ce n'est pas possible ».*

*Pardonne-moi, Seigneur, et balaie mon blasphème, mais ce n'est pas possible.*

*Non ! non ! ceux qui sont mignotés des dieux ne meurent pas si jeunes.*

*Tu n'es pas, non ! un dieu jaloux, comme Baal qui se nourrit d'éphèbes.*

*De notre automne déclinant il était le printemps ; son sourire était de l'aurore*

*Ses yeux profonds, un ciel cristallin et frangé d'humour.*

*Il était vie et raison de vivre de sa mère, lampe veillant dans la nuit et la vie.*

*Brutalement, tu nous l'as arraché, tel un trésor le voleur du plus grand chemin*

*Qui nous a dit ; « La route est fatiguée, le marigot est fatigué, le ciel est fatigué ».*

*Nous avons tout donné à ce pays, à ce continent nôtre.*

*Les jours et les nuits et les veilles, la fatigue la peine et le combat parmi les nations assemblées.*

Le poète a conscience de blasphémer quand il a du mal à s'incliner devant le décès de son fils.

*Pardonne-moi, Seigneur, et balaie mon blasphème, mais ce  
n'est pas possible.*

Il dit du Dieu qu'il prie qu'il ne le conçoit pas comme un dieu vengeur qui se nourrit du sang de ses adorateurs. Mais aussi grande que puisse apparaître la douleur somme toute légitime d'un père, le croyant Senghor arrive à se réconcilier avec sa foi intime et le poète va mêler, avec habileté, et grâce à la magie des mots, les sentiments de douleur et de révolte d'un père contre le destin à ceux d'un croyant qui noie sa peine dans la foi.

Philippe va alors apparaître comme une sorte de messie ; le poète va le présenter comme une sorte d'hostie sacrificielle, dont le départ est le gage d'un avenir plus assuré pour la communauté toute entière.

*Mais déjà tu le réclamais, cet enfant de l'amour, pour racheter  
notre peuple insoumis*

la douleur de la famille apparaît dans le vers suivant :

*Et tu as crucifié sa mère, haut sur un arbre de braise et de  
glace*

Après avoir dans un premier mouvement qui est celui du cœur, blasphémé contre Dieu, le poète s'incline sous l'ordre divin et accepte le départ de son fils et sanctifie la décision de Dieu :

*Que donc ta volonté soit accomplie  
Qu'au jour de la résurrection, notre enfant se lève soleil  
d'aurore  
Dans la transfiguration de sa beauté!*

Ayant retrouvé la plénitude de sa foi, le poète va maintenant montrer les processions interminables, les délégations de tout le peuple, venues pour s'incliner sur la dépouille du fils du président. C'est le peuple tout entier qui rend hommage au fils du poète, cette mort concerne la nation toute entière. L'union entre le poète et le peuple permet à Senghor d'oublier sa douleur, et de rendre hommage à tout le peuple Sénégalais qui a partagé sa douleur.

Mesdames et Messieurs,

Il est temps de conclure. Une nuit entière serait insuffisante pour parler de Senghor poète, Senghor président, Senghor professeur. Le mot de la fin, je voudrais le réserver pour des souvenirs d'enfance. J'ai grandi à Dakar, et ma famille a bien connu le président Senghor. J'ai grandi dans les locaux de la Fondation Senghor dont mon père fut le premier Directeur Général. Depuis mes années les plus tendres, j'ai entendu parler de Senghor qui est une partie intégrante de ma personne. La visite que nous avons faite dans son domicile privé, a été très émotionnelle et je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti en entrant dans la demeure privée d'un homme qui fut tout de même, un Président de la République. La simplicité de son intérieur, quoique de très bon goût, me frappa particulièrement. Ce n'est pas un palais insolent, mais une demeure de bourgeois économe. Mais ce qui me toucha le plus, c'était le silence, le silence monacal de cette magnifique maison, posée face à l'atlantique. Nul rire d'enfant, nulle porte qui s'ouvre et se referme. Tout cela marqua les esprits des membres des associations de professeurs de Français d'Afrique que nous sommes, et nous comprîmes que comme le disait l'Ecclésiaste, « Vanité, tout n'est que vanité » . Par delà sa mort, le Président Senghor

continuait à nous envoyer un dernier message. En sortant de sa demeure, le dernier rayon de soleil s'attarda sur sa statue qui est érigée en face de sa maison. Son visage était nimbé d'une sorte d'auréole divine. Sans doute les Pangools Sérээр venus protéger un grand maître en initiation traditionnelle.....

Je vous remercie

**Bachir Tamsir NIANE**  
**Assistant à la Faculté des Lettres et des Sciences du Langage**  
**Université Général Lansana Conté de Sonfonia**  
**[bachirtamsirniane@yahoo.fr](mailto:bachirtamsirniane@yahoo.fr)**  
**Tel : +224 624077351**